

Christophe Honoré « Je me sens encore très ado dans ma manière de travailler »

ENTRETIEN

Cinéaste, metteur en scène au théâtre et à l'opéra, écrivain, Christophe Honoré, 51 ans, cultive la transversalité. La crise sanitaire a stoppé, cet hiver, sa création *Le Côté de Guermantes*, à la Comédie-Française mais son film, *Guermantes*, sortira le 15 septembre. Sa nouvelle pièce, *Le Ciel de Nantes*, sera présentée cet automne au Théâtre des Célestins, à Lyon.

Je ne serais pas arrivé là si...

...si, tout simplement, il n'y avait pas eu un cinéma à Rostrenen, mon village d'enfance au cœur de la Bretagne [Côtes-d'Armor]. J'avais 11-12 ans, les vendredis et samedis soirs, entre copains et copines, on allait au Ciné Breiz. C'était le lieu où on pouvait se rouler des pelles! Qu'importait le film. Il y avait deux séances. Je me revois négocier avec mes parents l'autorisation de rester à celle de 22h30. Ils ne comprenaient pas mais me laissaient faire parce que le cinéma était proche du loisement où nous habitons. Soudain, je découvrais des films qui échappaient au lot des comédies populaires, qui résonnaient en moi de manière plus solennelle. C'est ainsi que j'ai commencé à m'intéresser vraiment au cinéma, avec, par exemple, *Paris, Texas*, de Wim Wenders. C'est étrange de se demander pourquoi, à 12 ans, on peut se fixer une sorte de ligne d'arrivée: ce sera cinéaste ou rien. Je suis surpris de la prétention et de l'entêtement de l'enfant que j'étais.

En dehors de ces séances de cinéma, quelle saveur votre enfance avait-elle ?

J'ai eu une enfance très protégée, à la fois très douce et assez ennuyeuse. Au collège, avec ma prof de français, nous faisons un journal et, évidemment, la chronique ciné m'avait été dévolue. Je devais sûrement citer des films dans mes rédactions! Je prenais très à cœur cette critique mensuelle, j'avais l'impression d'être un passeur! Mais, très vite, la question a été: comment s'échapper? Tout en ayant déjà le sentiment de ne surtout pas vouloir trahir.

Pourquoi « trahir » ?

Quand on veut partir de quelque part où tout se passe bien, forcément les gens qui restent ont tendance à vous le reprocher: à vous dire qu'est-ce qui te manque? Lorsque j'ai commencé à parler de cinéma à mes parents, ils étaient effrayés. Je voyais dans leurs yeux une espèce de compassion, comme s'ils se projetaient dans mes futurs échecs. Cela leur semblait insensé, donc il fallait gentiment m'en détourner. Au collège, en bon élève, je faisais tout pour plaire à mes parents et à mes professeurs. Mais au lycée, deux mois après ma rentrée en seconde, mon père est mort dans un accident de voiture. J'avais 15 ans, tout s'est effondré: c'était l'irruption d'une tragédie dans une enfance assez idyllique, un mélodrame car mes parents venaient d'avoir mon petit frère. De cette idée d'invincibilité - qui me pesait parce que j'avais l'impression qu'il ne pouvait rien se passer dans ce petit village - surgit quelque chose de terrible, une explosion de vie mais qui, finalement, était aussi romanesque. Soudain, quelque chose pouvait advenir.

Qu'est-ce que cette mort a changé ?

Tout. Après la disparition de mon père, je me suis tout autorisé. On ne peut pas s'empêcher - surtout quand un tel événement survient à l'adolescence - de se dire que ça vous donne un élan. J'ai eu l'impression de ne plus devoir rien à personne. Ni à ma mère ni à ma famille. Puisque la vie se comportait mal, il n'y avait pas de raison que je me comporte bien, en bon élève. Cette disparition m'a énormément construit et énormément détruit. Aujourd'hui, je n'ai plus la même analyse de cet événement que je pouvais avoir à 20 ou 30 ans. Quand j'ai commencé à écrire ou à faire des films, je voyais cela comme une fierté envers mon père, une manière de dire: tu vois, je m'en suis sorti, je peux faire du cinéma. Maintenant que je vieilliss, je suis moins persuadé qu'on se répare. Le manque, la violence de l'absence et l'injustice demeurent. Peut-être aurais-je été un meilleur cinéaste, plus fort et moins fragile, s'il était resté vivant. Je ne me dis pas: je me suis autorisé à rêver de cinéma parce que je n'ai pas eu à affronter mon père. Ça, c'est de la psychologie de bazard. La résilience, un des mots qui m'énervent le plus, je n'y crois pas. C'est une manière d'aveugler les gens et de s'aveugler soi-même.

Après la disparition de votre père, quelle tournure la vie familiale a-t-elle prise ?

Quand mon père est mort, ma mère avait 36 ans. Elle se retrouvait seule avec trois en-



A Paris, en avril 2020.
ED ALCOCK/MYOP

JE NE SERAIS PAS ARRIVÉ LÀ SI... C'est dans le cinéma du village breton de son enfance que le metteur en scène comprend qu'il sera « cinéaste ou rien ». La mort tragique de son père va lui donner l'« élan », le persuadant alors qu'il ne doit « plus rien à personne »

fants et sans vraiment de métier. Elle avait aidé mon père, prothésiste dentaire, mais, comme beaucoup de femmes d'artisans, elle n'avait ni statut ni fiches desalaires. Il fallait faire front ensemble. J'étais présent mais j'ai un peu laissé faire mon grand frère. Il y avait aussi l'homosexualité qui advenait à ce moment-là. Puis la jeunesse a repris le dessus et ma mère s'est bien débrouillée dans sa manière de prendre les choses en main. Quelques mois après la mort de mon père, avec mon grand frère, nous avons créé l'association le Théâtre du zénith. On montait des pièces dans la salle des fêtes du village. J'avais mis en scène *La Musica*, de Duras et mon frère faisait ensuite *Le Père Noël est un ordure*. Après la représentation, des gens disaient à ma mère: « Ton ainé il s'en sort bien, par contre, le petit, il n'a pas l'air d'aller mieux! »

Quand vous découvrez votre homosexualité, en parlez-vous à votre mère ?

Non. J'estimais que cela ne concernait pas ma famille. Pendant mes années lycée à Carhaix [Finistère], je me suis affranchi du milieu familial. Comme beaucoup d'ados, j'ai eu une double vie. Cette période était plutôt joyeuse, pas du tout traumatisante, pleine de rencontres. Je ne me posais pas la question d'appartenir à une minorité. J'avais d'autres angoisses liées au danger du sida. Se découvrir homosexuel dans les années 1980, c'était penser qu'on n'échapperait pas. Les campagnes de prévention ont été efficaces. On a fait très attention. Hétéros comme homos. Je détestais cette expression de « groupe à risque ». C'est une charge très lourde quand vous commencez, à 16-17 ans, à vous interroger sur votre identité. Mais avoir vécu une tragédie familiale m'a permis de relativiser. Je savais ce qu'était le malheur, la catastrophe était déjà arrivée.

Revenons à votre cinéphilie. En dehors du Ciné Breiz, comment s'est-elle construite ?

J'aimais beaucoup passer l'été à Nantes, chez ma grand-mère maternelle: elle me laissait faire ce que je voulais, je me goinfrais de films. J'ai découvert Jacques Demy [né en 1931 en Loire-Atlantique, mort en 1990]. J'étais rassuré: on peut devenir cinéaste en étant breton! Je me reconnaissais dans sa manière de filmer les hommes et de révéler le cinéma depuis un territoire provincial très simple. Ça me touchait énormément. Aujourd'hui, je l'ai eu comme parrain imaginaire. Et puis, très jeune, j'ai commencé à lire les *Cahiers du cinéma* et les critiques dans les quotidiens. Il y a beaucoup de films que je n'ai jamais vus et que je n'ai que lus.

Malgré une telle passion, vous ne ferez pas d'école de cinéma...

Ma mère s'y opposait. J'avais, en cachette, envoyé un dossier pour l'école de cinéma de Bruxelles, la seule directement accessible après le bac. Quand j'ai annoncé à ma mère que j'étais pris pour l'oral, elle m'a dit: « Non, tu restes là. »

Pourquoi ?

Parce que, pour elle, j'étais assez fou comme ça! Je peux la comprendre: ça l'angoissait, elle pensait que je n'y arriverai jamais, que ce serait déjà formidable si je pouvais devenir ingénieur. Mais, artiste, c'était trop dangereux. Et puis, même si on n'en parle pas, la manière dont ma vie sensuelle s'organise ne lui plaisait pas forcément. Donc, je n'ai pas eu le choix: ce fut Rennes mais j'ai réussi à aller en fac de lettres. La vie étudiante était festive. J'ai déserté la fac, je passais mes journées au cinéma et je commençais à écrire. Je comprenais que je n'aurais jamais de licence, que je ne ferais jamais la Femis [École de l'image et du son à Paris] et que je devrais trouver une autre solution. C'est aussi l'époque où je me suis beaucoup investi dans un mouvement d'éducation populaire, les Ceméa [Centres d'éveil, d'entraînement aux méthodes d'éducation active]. Je suis devenu directeur de colonies de vacances et je dirigeais des structures d'accueil pour enfants défavorisés. Je me sentais utile. Cette période a été importante dans ma formation politique. J'étais plongé dans des débats idéologiques (l'accès à la culture, l'éducation pour l'égalité des chances...) très formatifs et qui restent essentiels.

Est-ce après cette expérience que vous allez écrire pour la jeunesse ?

Oui. En tant qu'animateur et directeur de centres de vacances, j'ai suivi une formation de littérature jeunesse. Je lisais tout, de la comtesse de Ségur aux contemporains, ça me passionnait. En arrivant à Paris, l'idée que mon premier livre serait pour la jeunesse s'est imposée.

Qu'est-ce qui a déclenché votre arrivée à Paris, en 1995 ?

La lassitude de ma mère, qui a cédé: « Tu as le droit à un an à Paris. » A 24 ans, j'avais fait tous les excès, profité de ma vie étudiante, je pouvais envisager cette année très sérieusement. Mais je ne connaissais personne à Paris. Très vite, je me suis mis à écrire *Tout contre Léo*, mon premier livre pour enfants. Grâce à une amie, j'ai été pris comme stagiaire pour le festival Premiers plans d'Angers. J'écrivais les fiches de tous les films, j'adorais ça. Claude-Eric Poiroux, délégué général du festival, m'a embauché et envoyé au Festival de Cannes. Là, ça a été la révélation. J'ai commencé un journal de bord de cinéphile que j'ai envoyé à Serge Toubiana, alors rédacteur en chef des *Cahiers du cinéma*. Une semaine plus tard, il me demandait de venir à son bureau. Au même moment, j'adressais mon livre *Tout contre Léo* à Geneviève Brisac, éditrice à L'École des loisirs. Elle aussi m'a proposé un rendez-vous. Serge Toubiana m'a offert une chronique mensuelle « Le billet du spectateur ». Quant à Geneviève Brisac, elle a publié mon livre et m'a encouragé à en écrire un autre. Franchement, j'ai eu beaucoup de chance.

Vous deviez être euphorique...

Je voulais surtout rattraper le temps perdu. J'ai beaucoup publié à l'École des loisirs. Geneviève Brisac a été essentielle, c'est la première qui m'a regardé en tant qu'artiste et m'a encouragé à écrire un roman. *L'Infamille* [L'Olivier, 1997]. C'est elle qui m'a donné l'autorisation de devenir romancier. Pour les scénarios aussi, j'ai attendu qu'un producteur me le demande. Quand vous êtes autodidacte, vous vous sentez imposteur. Je me suis beaucoup isolé. J'avais, au fond de moi, l'idée que c'était un scandale social que je sois à Paris.

Cinéma, théâtre, opéra, littérature... Vous ne vous êtes jamais interdit de passer d'une discipline à l'autre...

Au début, j'ai cru que c'était un problème et, honnêtement, ça l'est parce que vous progressez moins vite! Quand j'ai créé, en 2012, la pièce *Nouveau Roman*, j'ai compris que c'était ma manière d'être contemporain, de brouiller la définition de ce que j'étais. Cette incertitude, cette impureté, me semblait correspondre à quelque chose de moderne. C'est ma réponse au désordre que je ressens autour de moi. Et de manière pratique, ça me repose. L'alternance permet de passer outre vos découragements. Ensuite, j'ai travaillé sur une même idée, autour la transmission et de la mémoire: le livre *Ton père*, le film *Plaire, aimer et courir vite*, la pièce *Les Idoles*. Là, j'ai eu l'impression qu'il y avait quelque chose qui commençait à créer du sens.

Peut-on dire que ce triptyque a pour origine la Manif pour tous et une injure homophobe sur la porte de votre domicile ?

Disons que La Manif pour tous, ce surgissement d'une homophobie claire et assumée qui refuse toute idée de famille pour les homosexuels, a accéléré les choses. Ayant une fille, je me suis dit: tu as refusé de voir le problème. D'ou ce triptyque. Mais je n'ai eu de cesse d'interroger ce qui m'avait éduqué et formé, la Nouvelle Vague, le Nouveau Roman.

D'où vient ce désir d'enfant ?

Adolescent, dès que j'avais une petite copine, je voulais lui faire un enfant! C'était une obsession! Heureusement, elles étaient plus matures que moi! Quand j'ai compris quelle serait ma sexualité, j'ai absolument refusé que cela m'enferme dans une impossibilité d'avoir des enfants. C'était essentiel. La naissance de ma fille m'a donné une énergie de travail et un désir d'être dans la vie.

Vos films sont allés à Cannes, vos opéras à Aix-en-Provence, vos pièces à Avignon et à la Comédie-Française, qu'est-ce cela vous inspire quand vous repensez à vos rêves d'adolescent ?

Ça me semble toujours un peu fou! C'est étrange, mais j'ai l'impression que ces projets, je les fais toujours depuis ma chambre d'adolescent de Rostrenen avec le sentiment que tout peut se terminer très vite. Sans doute est-ce pour cela que je suis vite angoissé si je n'ai pas un ou deux projets en cours. Je me sens encore très ado dans ma manière de travailler. J'ai encore besoin de mouvement. Le monde est si chaotique, incertain, violent... Les donateurs de leçons me terrifient, d'autant que ce sont souvent des leçons réactionnaires. Je ne crois pas que les artistes comprennent mieux que les autres ou qu'ils sont des témoins privilégiés. En revanche, ils peuvent, dans ces moments-là, affronter leur intimité. C'est cela qui domine tout ce que je fais. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR SANDRINE BLANCHARD